

DIEU ET L'ÉTAT

Dix-huitième partie: «D'UN DIEU NATIONAL DÉFAILLANT, AU DIEU SPIRITUALISTE À VOCA-TION UNIVERSELLE POUR LES ESCLAVES» (*)

Un Dieu qui s'élevait ainsi au-dessus des différences nationales de tous les pays, qui en était en quelque sorte la négation directe, devait être nécessairement un être immatériel et abstrait. Mais nous l'avons dit, la foi si difficile en l'existence d'un être pareil n'a pu naître d'un seul coup. Aussi fut-elle longuement préparée et développée par la métaphysique grecque, qui, la première, établit d'une manière philosophique la notion de l'idée divine, modèle éternellement reproduit par le monde visible. Mais la divinité conçue et créée par la philosophie grecque était une divinité personnelle. Aucune métaphysique conséquente et sérieuse ne pouvant s'élever ou plutôt s'abaisser à l'idée d'un Dieu personnel, il fallut donc imaginer un Dieu qui fût unique et qui fût trois à la fois. Il se trouva dans la personne brutale, égoïste et cruelle de Jéhovah, le dieu national des Juifs. Mais les Juifs, malgré cet esprit national exclusif qui les distingue encore aujourd'hui, étaient devenus de fait, bien avant la naissance du Christ, le peuple le plus international du monde. Entraînés en partie comme captifs, mais beaucoup plus encore poussés par cette passion mercantile qui constitue l'un des traits principaux de leur caractère, ils s'étaient répandus dans tous les pays, portant partout le culte de leur Jéhovah, auquel ils demeuraient d'autant plus fidèles qu'il les abandonnait davantage.

Dans Alexandrie le dieu terrible des Juifs fit la connaissance personnelle de la divinité métaphysique de Platon, déjà fort corrompue par le contact de l'Orient, et la corrompit encore davantage par le sien. Malgré son exclusivisme national, jaloux et féroce, il ne put à la longue résister aux grâces de cette divinité idéale et impersonnelle des Grecs. Il l'épousa et de ce mariage naquit le dieu spiritualiste, mais non spirituel, des chrétiens. Les néo-platoniciens d'Alexandrie furent les principaux créateurs de la théologie chrétienne.

Toutefois la théologie ne constitue pas encore la religion, de même les éléments historiques ne suffisent pas à créer l'histoire. J'appelle éléments historiques les conditions générales d'un développement réel quelconque, par exemple la conquête du monde par les Romains et la rencontre du dieu des Juifs avec la divinité idéale des Grecs. Pour féconder les éléments historiques, pour leur faire parcourir une série de transformations, il fallut un fait vivant, spontané, sans lequel ils eussent pu rester bien des siècles encore à l'état d'éléments improductifs. Ce fait ne manqua pas au christianisme; ce fut la propagande, le martyre et la mort de Jésus-Christ.

Nous ne savons presque rien de ce personnage, tout ce que nous en rapportent les évangiles étant contradictoire et si fabuleux, qu'à peine pouvons-nous saisir quelques traits réels et vivants. Ce qui est certain, c'est qu'il fut le prêcheur du pauvre peuple, l'ami, le consolateur des misérables, des ignorants, des esclaves et des femmes, et qu'il fut beaucoup aimé par ces dernières. Il promit la vie éternelle à tous ceux qui souffrent ici-bas, et le nombre en est immense. Il fut pendu, comme de raison, par les représentants de la morale officielle et de l'ordre public de l'époque. Ses disciples et les disciples de ceux-ci purent se répandre, grâce à la conquête romaine et à la destruction des barrières nationales, et propagèrent l'Évangile dans tous les pays connus des anciens. Partout ils furent reçus à bras ouverts par les esclaves et les femmes, les deux classes les plus opprimées, les plus souffrantes et naturellement les plus ignorantes du monde antique. S'ils firent quelques prosélytes dans le monde privilégié et lettré, ils ne le durent même, en très grande partie, qu'à l'influence des femmes. Leur propagande la plus large s'exerça presque exclusivement dans le peuple malheureux, abruti, par l'esclavage. Ce fut la première révolte principielle du prolétariat.

Le grand honneur du Christianisme, son mérite incontestable et tout le secret de son triomphe inouï et d'ailleurs tout-à-fait légitime, est de s'être adressé à ce public souffrant et immense auquel le monde antique

(*) Titre de cette partie choisi par *Anti.mythes*.

imposait une servitude intellectuelle et politique étroite et féroce, lui déniait jusqu'aux droits les plus simples de l'humanité. Autrement il n'aurait jamais pu se répandre. La doctrine qu'enseignaient les apôtres du Christ, toute consolante qu'elle ait pu paraître aux malheureux, était trop révoltante, trop absurde, au point de vue de la raison humaine, pour que des hommes éclairés eussent pu l'accepter. Aussi avec quelle joie l'apôtre Paul ne parle-t-il pas du «*scandale de la foi*» et du triomphe de cette divine folie repoussée par les puissants et les sages du siècle, mais d'autant plus passionnément acceptée par les simples, les ignorants et les pauvres d'esprit!

En effet, il fallait un bien profond mécontentement de la vie, une bien grande soif de cœur et une pauvreté à peu près absolue de pensée, pour accepter l'absurdité chrétienne, la plus monstrueuse de toutes les absurdités.

Ce n'était pas seulement la négation de toutes les institutions politiques, sociales et religieuses de l'antiquité; c'était le renversement absolu du sens commun, de toute raison humaine. L'être vivant, le monde réel, étaient considérés désormais comme le néant; tandis que par delà les choses existantes, même par delà les idées d'espace et de temps, le produit dernier de la faculté abstractive de l'homme se repose dans la contemplation de son vide et de son immobilité absolue, cette abstraction, ce *caput mortuum*, absolument vide de tout convenu, le vrai néant, Dieu, proclamé le seul être réel, éternel, tout-puissant. Le Tout réel est déclaré nul, et le nul absolu, le Tout. L'ombre devient le corps et le corps s'évanouit comme une ombre (1).

C'était d'une audace et d'une absurdité sans nom, le vrai scandale de la foi pour les masses, c'était le triomphe de la sottise croyante sur l'esprit, et pour quelques-uns l'ironie d'un esprit fatigué, corrompu, désillusionné et dégoûté de la recherche honnête et sérieuse de la vérité; c'était le besoin de s'étourdir et de s'abrutir, besoin qui se rencontre souvent chez les esprits blasés: «*Credo quia absurdum*».

Je ne crois pas seulement à l'absurde; j'y crois précisément et surtout parce qu'il est l'absurde. C'est ainsi que beaucoup d'esprits distingués et éclairés croient, de nos jours, au magnétisme animal, au spiritisme, aux tables tournantes, - et pourquoi aller si loin? - croient encore au christianisme, à l'idéalisme, à Dieu.

La croyance du prolétariat antique, aussi bien que celle du prolétariat moderne, était robuste et simple. La propagande chrétienne s'était adressée à son cœur, non à son esprit, à ses aspirations éternelles, à ses besoins, à ses souffrances, à son esclavage, non à sa raison qui dormait encore, et pour laquelle par conséquent les contradictions logiques, l'évidence de l'absolu ne pouvaient exister. La seule question qui l'intéressait était de savoir quand sonnerait l'heure de la délivrance promise, quand arriverait le règne de Dieu. Quant aux dogmes théologiques, il ne s'en souciait pas parce qu'il n'y comprenait rien. Le prolétariat converti au christianisme en constituait la puissance matérielle, mais non la pensée théorique.

Quant aux dogmes chrétiens, ils furent élaborés dans une série de travaux théologiques, littéraires, et dans les conciles, principalement par les néo-platoniciens convertis de l'Orient. L'esprit grec était descendu si bas, qu'au VII^{ème} siècle de l'ère chrétienne, époque du premier concile, l'idée d'un Dieu personnel, esprit pur, éternel, absolu, créateur et maître suprême, existant en dehors de nous, était unanimement acceptée par les pères de l'Église; comme conséquence logique de cette absurdité absolue, il devenait dès lors naturel et nécessaire de croire en l'immatérialité et l'immortalité de l'âme humaine, logée et emprisonnée dans un corps mortel en partie seulement, parce que dans ce corps lui-même il y a une partie qui, tout en étant corporelle, est immortelle comme l'âme et doit ressusciter avec elle. Tant il a été difficile, même aux pères de l'Église, de se représenter l'esprit pur, en dehors de toute forme corporelle! Il faut observer qu'en général le caractère de tout raisonnement métaphysique et théologique, est de chercher à expliquer une absurdité par une autre.

Il a été fort heureux pour le christianisme d'avoir rencontré le monde des esclaves. Il eut un autre bonheur: l'invasion des barbares. Ceux-ci étaient de braves gens, pleins de force naturelle et surtout poussés par un grand besoin et par une grande capacité de vivre; des brigands à toute épreuve, capables de tout dévaster et de tout avaler, de même que leurs successeurs, les Allemands actuels; mais ils étaient beaucoup moins systématiques et pédants que ces derniers, beaucoup moins moralistes, moins savants, et

(1) Je sais fort bien que dans les systèmes théologiques et métaphysiques orientaux et surtout dans ceux de l'Inde, y compris le bouddhisme, on trouve déjà le principe de l'anéantissement du monde réel au profit de l'idéal et de l'abstraction absolue. Mais il n'y porte pas encore le caractère de négation volontaire et réfléchie qui distingue le Christianisme; lorsque ces systèmes ont été conçus, le monde de l'esprit humain, de la volonté et de la liberté, ne s'était pas encore développé comme il s'est manifesté depuis dans la civilisation grecque et romaine.

en revanche beaucoup plus indépendants et plus fiers, capables de science et non incapables de liberté, comme les bourgeois de l'Allemagne moderne. Malgré toutes leurs grandes qualités, ils n'étaient rien que des barbares, c'est-à-dire aussi indifférents pour toutes les questions de théologie et de métaphysique que les esclaves antiques, dont un grand nombre d'ailleurs appartenait à leur race. De sorte qu'une fois leurs répugnances pratiques vaincues, il ne fut pas difficile de les convertir théoriquement au christianisme.

Durant dix siècles, le christianisme, armé de la toute-puissance de l'Église et de l'État et sans concurrence aucune, put dépraver, abâtardir et fausser l'esprit de l'Europe. Il n'eut point de concurrents, puisqu'on dehors de l'Église il n'y eut ni penseurs ni lettrés. Elle seule pensait, elle seule parlait, écrivait, elle seule enseignait. Si des hérésies s'élevaient en son sein, elles ne s'attaquaient jamais qu'aux développements théologiques ou pratiques du dogme fondamental et non à ce dogme.

La croyance en Dieu, esprit pur et créateur du monde, et la croyance en l'immatérialité de l'âme restaient en dehors. Cette double croyance devint la base idéale de toute la civilisation occidentale et orientale de l'Europe; elle pénétra toutes les institutions, tous les détails de la vie publique et privée des castes et des masses; elle s'y incarna, pour ainsi dire.

Peut-on s'étonner après cela que cette croyance se soit maintenue jusqu'à nos jours, continuant d'exercer son influence désastreuse sur des esprits d'élite, tels que ceux de Mazzini, de Michelet, de Quinet, de tant d'autres? Nous avons vu que la première attaque fut dirigée contre elle par la renaissance du libre esprit au XV^{ème} siècle, qui produisit des héros et des martyrs comme Vanini, Giordano Bruno, Galilée. Bien qu'étouffée par le bruit, le tumulte et les passions de la réforme religieuse, elle continua sans bruit son travail invisible, léguant aux plus nobles esprits de chaque génération son œuvre de l'émancipation humaine par la destruction de l'absurde, jusqu'à ce qu'enfin, dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, elle reparut de nouveau au grand jour, élevant hardiment le drapeau de l'athéisme et du matérialisme.

Michel BAKOUNINE.
